

Œdipe dans l'entreprise

Après la technique et le client, c'est le process qui gagne. Nous sommes entrés dans l'ère du process. Il en résulte un émiettement des responsabilités et une prise de distance par rapport au réel sensible, au ressenti. Ce qui est subjectif et qualitatif cède le pas au quantitatif et à l'objectif. Le manager ne décide plus. D'une part parce qu'il n'est qu'un élément d'une longue chaîne décisionnelle. D'autre part parce que le système le contraint à fonder ses décisions sur des modèles préétablis. Dans certains cas heureusement, l'intuition ou le 'guts feeling' joue encore un rôle. Mais l'essentiel de la décision passe dans une usine à gaz.

Pour atteindre des résultats, il faut pouvoir exercer un pouvoir sur l'autre, donc le transformer comme un objet. Enfin, quoi de plus satisfaisant que de pouvoir s'appuyer sur l'impersonnalité des chiffres pour donner des ordres. Là est le début de la perversion, dans la négation de l'autre comme sujet.

Le robot ne suffit pas

C'est bien d'avoir des modèles mais, à son insu, ça sert un mécanisme de défense qui consiste justement à mettre les choses à distance pour ne pas s'impliquer. Exit la subjectivité donc. Le CV anonyme, qui part d'une bonne intention, est un exemple de cette dérive. On élimine le nom, un élément essentiel de l'identité, s'il en est. Une certaine forme de coaching s'illustre en symptôme de ce système en partant de principes comme, nous ne nous occupons que du futur de la personne, donc en mettant de côté l'essence de son identité, son passé actualisé. Mais c'est ce qui crée le trouble, car les gens en ont besoin. Car pas de subjectivité, pas de moi, pas de moi, pas de manager, ni de managé, mais des robots.

Or l'homme n'est pas un robot. Il porte en lui des émotions, des envies, des craintes, il fait avec ses mécanismes de défense. Moins il aura devant lui quelqu'un capable de soutenir un regard, un échange, de prendre des risques, de résister éventuellement, de trancher, et plus il se laissera prendre par ses mécanismes de défense. Pour se contenir, par défaut, il se transforme en robot blindé en jouant le jeu lui aussi des normes et préjugés en cours. L'homme a parfois besoin qu'on lui dise ses limites, qu'on lui indique ses fausses pistes, qu'on l'aide à s'affranchir des conventions. Il est prêt à avancer quand il découvre qu'il n'y a aucun risque et que le nouveau chemin est plutôt attrayant.

L'individu s'engage dans le monde en sortant d'une façon qui est la sienne de l'Œdipe et qui se traduit par un rapport spécifique aux émotions. Plus l'entreprise est composée de 'vrais gens', plus l'individu qui y rentre pourra laisser son reliquat d'Œdipe gérer par l'entreprise. Plus les process gagnent, et plus l'individu au contraire se voit exposé à des gens qui nient les émotions, et c'est sans doute, pour eux-mêmes une façon de cacher la part d'Œdipe qui reste en plan. Butant sur ses limites sans s'en rendre compte, il entre en zone de stress. Il verse son fiel sur l'entreprise, la hiérarchie, tel collègue ou son équipe. Il attend du sens que personne ne lui donne.

L'entreprise, le pervers et le névrosé

La logique se poursuit parce qu'un certain discours de l'entreprise nie que les gens soient névrosés. Les pervers, eux, au contraire, s'accommode très bien du système impersonnel : leur inclination est de prendre l'autre comme un objet de jouissance.

Pour reprendre cette plaisanterie un peu désuète, le capitalisme c'est l'exploitation de l'homme par l'homme, le communisme c'est l'inverse se transforme en, l'entreprise c'est l'exploitation des névrosés par les pervers. La perversion, c'est-à-dire, la négation du sujet, l'objectivité, la modélisation et l'instrumentalisation, devient la dernière mode du management.

Ce qui est extraordinaire, c'est qu'on ne le voit pas. Objectivité, modélisation, logique instrumentale, tout cela se présente comme de bons produits de la rationalité. La perversion, c'est la dernière mouture du politiquement correct. Chapeau !

L'entrée des artistes

Que faire ? C'est simple et facile. Il n'y a pas grand-chose à changer. Juste un petit réglage pour éviter que le bateau entreprise ne penche trop d'un côté, celui séduisant de l'objectivité mais qui se présente comme lesMettre l'homme tel est qu'il est, c'est-à-dire pour la plupart, gentiment névrosé, au cœur de l'entreprise puisqu'à nier la réalité on va dans le mur. Accepter la subjectivité, que dire, y tremper sa plume. Exit le robot, vive l'artiste. Ce qui veut dire aussi que l'on a à la tête un dirigeant qui décide non pas seulement en fonction de modèles, mais aussi de ses goûts. Affermissant son jugement, il pose sa présence, il épaissit sa personnalité, il se présente aux autres dans sa corporéité en affirmant une vision personnelle de là où va l'entreprise. A partir du moment où le dirigeant apparaît pleinement, avec les rondeurs de sa subjectivité, il devient un point de repère aussi stable qu'une statue de Botero. Cela suffit pour donner du sens à chacun. Cette posture, indispensable au dirigeant, vaut pour tout un chacun.